

Sur l'autre rive

Il m'a été donné d'observer pendant quelques temps un homme, et son souvenir s'est installé à jamais dans ma mémoire.

Un homme au profil oblong, immobile, fixait le trottoir, de l'autre côté de l'avenue. A peine des réflexes musculaires faisaient-ils osciller ses mains pendant le long de son corps.

Il m'a toujours semblé immense.

Les cheveux grisonnants, ni courts ni longs, révélaient une consommation de son âme.

Des sillons dessinaient le contour de ses yeux, les lignes de son front et de ses joues.

Ses yeux n'avaient pas de couleur, un gris usé peut-être, mais je ne saurais dire si ç'avait toujours été le cas. Je ne le connaissais pas avant.

Debout à regarder le trottoir d'en face. C'est ainsi que je me le représente. Je crois que je ne l'ai jamais vu franchir cette avenue. J'ai entendu dire qu'il l'avait fait par la suite, mais bien plus tard.

Cet homme habitait dans un bloc entre Lexington Avenue et la soixante-seizième. Tout le temps où j'habitais dans le même quartier que lui, je ne l'ai jamais vu quitter cette intersection, ne serait-ce que pour aller vers Central Park. Inlassablement, il fixait le trottoir d'en face.

J'ai su son histoire par la suite. Elle m'a été racontée par quelqu'un qui l'avait connu avant qu'il n'adopte cette posture étrange.

Il devait être de ces gens simples. Son grand imperméable, bien qu'usé, révélait à mes yeux l'appartenance à un milieu sans histoire. Et la personne qui m'a parlé de lui me l'a confirmé.

C'est son regard qui m'interpellait. Il n'était pas fou, pas fou, non. Les passants, ceux qui fréquentaient le quartier, ne prenaient plus garde à son allure. Aux yeux de tous, il faisait partie du décor. Il arrivait parfois qu'un client d'Agostino, le supermarché du 1074 Lexington street, lui offre quelques pancakes et une bouteille de lait pour assurer un repas, mais il ne les mangeait ni ne les buvait. Je ne pense pas que ce soit de ça dont il avait besoin.

Je travaillais quant à moi à la Banque américaine, sur l'avenue même. J'avais eu la chance de trouver un logement près de Park Avenue. Je ne pouvais pas ne pas le croiser au moins une fois par jour. C'est lorsque je ne l'ai plus vu que je me suis aperçue à quel point il comptait.

Il est difficile d'expliquer combien on peut s'attacher à une personne sans jamais lui avoir parlé, ni même l'avoir abordée. Cette partie d'un autre être que l'on croise quotidiennement et qui est pourtant si lointaine.

On marche dans la rue, on croise quelqu'un. Je ne parle pas des touristes, à New York, ils sont si nombreux, surtout à Manhattan. On marche, et des gens s'immiscent à l'intérieur de nos vies dans des silences respectueux. Les connaît-on mieux que nos proches parce que l'on a saisi leurs expressions tous les jours ? parce qu'on a vu ce qu'ils achètent, parce que l'on remarque un état d'âme que seule la marche distraite permet ?

Une seule fois, j'ai vu une expression autre sur mon homme aux yeux gris. J'avais eu maille à partir avec un individu qui avait déboulé avec force devant la porte de sortie des employés de la banque. J'avais été bousculée par ce passant impatient. Et je me souvient parfaitement de ce qui s'est passé.

Son regard s'est décroché du trottoir – il n'est pas exagéré d'utiliser ce moyen pour le raconter –, il a lâché un instant le bitume qu'il connaissait par cœur. Sa tête a réalisé un quart de demi-tour pour s'arrêter dans la direction où nous nous trouvions. Son front s'est plissé. Il a émis un grognement de mécontentement, comme celui d'un animal blessé. L'empressement de l'autre a fait le reste, il s'en est allé.

Il n'est pas dit qu'il ait vraiment joué un rôle dans la fuite de ce passant. Il n'était pas irascible. Et il m'a été dit qu'il ne l'avait jamais été.

Qu'est-il devenu après que j'ai été nommée dans une autre agence de la Banque des Amériques ?

La vérité, l'histoire de cet homme, m'a été contée grâce à la faconde d'une cliente. Son cou chargé de breloques, ses mains accompagnaient chacune des variations de sa voix. Elle faisait le chef d'orchestre et les musiciens en même temps, tout à l'opposé de mon homme silencieux.

J'aurais préféré ne pas connaître son secret. Je ne crois pas aux mots que l'on pose sur les choses

pour raconter les histoires, quelle que soit la qualité du conteur. Ils travestissent la sincérité des cœurs. Pour raconter, il faut des mots et les mots ne sont pas toujours nos amis pour comprendre ce que l'on vit.

La magie du souffle du vent dans le désert, cet air que l'on pense rafraîchissant, est bien plus puissant que tous les appels au secours des pauvres âmes qui s'y sont perdues. Il raconte l'infini et l'insaisissable.

De l'autre côté de mon bureau pourtant, je n'arrêtai pas ma Castafiore. J'appris ainsi, dans un discours chargé, combien il était modeste, qu'il n'avait pas d'enfant, qu'il n'était ni beau ni laid. Il n'entrait dans aucun canon de l'exigeant paraître des hommes. Il ne trichait pas.

Un jour, cet homme a rencontré une femme. Cette femme a embrassé sa simplicité. Elle lui a proposé un regard qui l'a rendu beau d'une main. Elle l'a accepté comme il était de l'autre.

Mon homme silencieux a regardé ces mains ouvertes. Une porte s'ouvrait et de derrière, s'échappait la raie maléfique du bonheur. Il pourrait le perdre mille fois chaque jour.

Il n'a jamais, du temps où je fréquentais ce bloc, il n'a jamais bougé de ce bloc, rejouant la scène des deux mains tendues de cette femme sincère.

Au fur et à mesure de son récit, j'ai ressenti quelque chose de bien étrange. C'était comme si, avec ses mots, la conteuse m'appliquait de la peinture noire sur la surface intérieure de ma peau. Doucement, elle appliquait l'obscur teinte en n'omettant aucune partie de mon corps. Sensation entre le froid et la caresse, je frissonnais. Je sentais les allées et venues du pinceau : les pieds, les jambes, le ventre, le dos, le passage étroit de la nuque puis l'invasion de ma tête. J'étais complètement peinte de l'intérieur et je me demandais si cela se voyait de l'extérieur.

J'aurais préféré que ce soit une couleur plus clémente, de celle qui représente l'amour, ces choses que je n'ai pas connues et que je ne connaîtrai jamais. Des parents peu aimants, enfin qui s'aimaient peu, ne m'ont pas montré l'idéal que cela peut représenter de partager sa vie avec une âme sœur. Alors, si je devais avoir une sous-couche, sous celle, noire, que l'on venait de m'appliquer, elle pourrait être juste couleur chair, peut-être un peu rosée, mais sans plus.

La peinture était en train de sécher. Elle durcissait. Je n'aurais pas dû écouter. Quelle importance

cette histoire d'avant ? Même pour lui, c'était fini à présent, il fallait qu'il la traverse cette route. On ne peut pas toute sa vie regarder un trottoir parce qu'on a eu peur de choisir son chemin.

Je m'installai par la suite à mon nouveau poste et je m'évertuai à ne plus penser au choix de cet homme, au fait de refuser l'amour parce qu'on n'y est pas habitué, parce qu'il nous embarrasse, parce qu'on ne sait pas aimer.

Décidément.

Je ne suis pas restée longtemps dans la deuxième agence où j'avais été mutée par la suite. Je décidai de quitter New York et de partir vers l'ouest.

Je ne sais pas ce que je cherchais, mais voilà ce qui s'est produit. Je travaillais pour une petite compagnie maritime sur les bords du lac Michigan. Je vous parle de l'année où la température de l'eau est descendue si bas que se sont formées d'énormes boules de glace sur les rives à cause du ressac.

La surface de l'eau ne s'est pas figée tel qu'on a l'habitude de le voir dans les régions de grand froid. Ici, la concrétion de paillettes de glace et le mouvement de l'eau ont formé des boulets de près de trente kilos, chacun allant et venant, balancés par les coups de vent ou bien les courants. Ils s'entrechoquaient, s'effleuraient. On aurait dit des milliers d'yeux luttant pour ne pas s'échouer. J'avais le temps d'observer ce phénomène car mon job commençait au printemps et il me restait quelque mois avant d'entreprendre cette nouvelle vie.

Dans le brouhaha, non plus de la ville, mais dans celui du vent et du froid, je passais du temps à observer ce lac et tenter d'en percer les mystères. Il m'arrivait de chercher à atteindre du regard l'autre rive. Je repensais alors à mon homme silencieux.

Lorsque l'on a connu une personne ou vécu un évènement à un moment donné, il est étrange de le faire entrer dans un nouveau lieu et de l'inviter dans son nouvel environnement.

Cela semble facile pour les membres de sa famille – et encore – mais pour des amis, les changer de contexte peut être bouleversant.

Pourtant, j'invitais en pensée cet inconnu.

Dans mon imagination, j'inventais une conversation. Je lui présentais le lac, ce que je découvrais de lui chaque jour. Je riaais, parce que ce que je disais était idiot.

Il souriait avec tranquillité. C'est drôle de se projeter le visage de quelqu'un souriant lorsqu'on ne l'a jamais vu sourire.

Les jours passaient jusqu'à l'arrivée du printemps et je continuais à lui raconter ma journée à table, le soir. Je pensais lui préparer ses plats préférés. Je m'imaginai que nous ferions un tour de bateau le week-end suivant parce que la météo serait clémente.

Le plus curieux dans cette histoire, c'est que je pense que je n'ai jamais été aussi heureuse qu'à ce moment-là. Je sentais la sombre épaisseur de la lourde peinture qui avait enveloppé mes organes disparaître..

Au contraire, à la place, s'étaient installés un doux baume et une chaleur rassurante. Je chantonais, me baladais comme si quelqu'un m'attendait. Mes amis me trouvaient radieuse. J'étais loin de New York et de sa mémoire grise, bien qu'elle vécût toujours en moi.

Le début de la saison guidait les touristes sur les rives du lac. Et je prenais les réservations pour les balades sur l'eau.

A peine ma guérite dépassée, une sable de plage s'étendait vers le sud : un sable spécial, « the singing sands », le sable chantant comme on l'appelle. Un pas et le frottement de nos pieds sur sa surface émettait un crissement. Le quartz, dit-on, est à l'origine de ces mélodies.

J'aimais saisir une poignée du mélange et la lancer vers le ciel pour entendre ce que le souffle de l'air en pensait.

Après le travail, je partais souvent marcher et ces sons sous mes pas me surprenaient toujours. Je partageais cet étonnement avec mon homme silencieux.

L'équipe de bateliers qui m'informait des conditions de navigation du jour était constituée de quatre marins. Chacun avait un assistant pour orienter et guider les passagers au cours de la traversée.

Sans m'en apercevoir, je tissai des liens avec l'un d'eux. Ce n'était pas grand-chose. Au début, il passait me voir à la fin de la journée pour savoir si tout s'était bien passé. De temps en temps, il m'invitait à rejoindre le reste de l'équipe pour boire un verre à la fin de la semaine. C'était remarquable, parce que les autres membres de l'équipe ne le faisaient pas. Et j'acceptais.

Alors que l'été avançait, un évènement se produisit. Un jour que je marchais le long de la plage, je me rendis compte que ce n'était plus l'image de mon homme silencieux que je voyais à mes côtés.

La même aura, la même émotion se dégageait de moi. Peut-être puis-je dire le même amour, cependant le visage, les gestes que j'imaginai, les attentions, les approches et les touchés ; tout ceci venait à présent de ce batelier qui prenait un peu de temps chaque jour à mes côtés.

Je sentais que mon homme silencieux n'était pas malheureux de ce qui était en train de se passer. Il acceptait. Et de jour en jour, sa silhouette était remplacée par la carrure solide de ce marin attentionné.

La fin de la saison se profilait. Les plages se vidaient ainsi que les résidences secondaires. Il restait deux bateaux de notre flotte en activité. Les deux autres avaient été sortis de l'eau.

Pendant plusieurs semaines, je n'ai plus vu mon ami. Je me rendis compte qu'il s'était bel et bien installé en moi et je vivais avec lui comme avec mon homme silencieux par le passé.

Il ne se présenta à moi qu'au milieu de l'hiver. Mais il ne m'avait pas manqué parce que je lui parlais tous les jours. Il me disait ce qu'il aimait. Il avait un sourire chaleureux à mon égard. D'un instant à l'autre, il m'appelait au téléphone ou il arrivait au milieu d'une de mes balades sur la plage pour me serrer dans ses bras.

Aussi quand je le revis, je sentis les choses différemment et une brise fraîche m'emporter. Dès qu'il partit, je fus apaisée et pu revivre ma relation avec lui.

Le vent glacial de l'hiver revint s'installer par le courant du Labrador. Mon ami m'appela une après-midi pour m'inviter à dîner. J'acceptai pour le lendemain soir.

Au cours de la promenade qui précéda notre rencontre, ma tête résonnait d'un grand silence. Aujourd'hui, il n'était pas avec moi. Son absence créa un vide imposant.

Je me préparai machinalement à sortir. Comme si ce jour-là, j'étais toute seule.

Aucune parole de réconfort ne vint de moi-même. J'avais sans protection.

Quand je suis arrivée, je l'ai vu et je me suis sentie si seule.

Il a saisi mon bras. Je ne sais pas si c'était d'une manière chaleureuse ou pas. Je pense que j'ai eu du mal à sourire.

Nous avons dû parler, j'ai dû commander et manger. Cela n'avait rien à voir avec nos échanges d'avant. Nos rires sur la plage. Ses attentions que je m'étais jouées.

Après le dîner, je dis que je souhaitais marcher sur la plage avant de rentrer chez moi. Seule.

Le vent soufflait moins fort durant la nuit. J'atteignis la plage et le singing sands vibra à chacun de mes pas malgré l'humidité.

Je n'entendais rien du tout. Je ne sentais rien du tout. Aucun halo de vie autour de moi. J'appelai mon homme silencieux qui ne vint pas. Les traits de son visage avaient définitivement disparu.

Le vent de la journée avait bringuebalé les paillettes de glace en suspension dans l'eau. Comme l'année dernière, de grosses boules s'étaient formées le long de la côte.

J'arrivai près de l'eau et, comme mon homme silencieux, je cherchai quelque chose qui pourrait se passer au-delà. Une lumière sur l'autre rive.

A force de bien chercher, je la vis. Je fis un pas dans l'eau gelée, puis un second. Sans m'en rendre compte, j'avais de l'eau jusqu'à la taille et je sentais les boulets de glace se cogner sur mes flancs à cause du mouvement que je créai en passant entre eux.

Je continuais de voir la petite lumière et tout à coup, la silhouette de mon homme silencieux réapparut. Il me souriait. Il me disait qu'il m'avait attendue. J'avançai pour le rejoindre. La chaleur revint enfin en moi. J'étais rassurée. Dans le lac, il fut à mes côtés jusqu'à la fin.